

Interview

« Je suis né comme écrivain à Montréal »

Hélène Marcotte

Number 79, Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Marcotte, H. (1990). Interview : « Je suis né comme écrivain à Montréal ». *Québec français*, (79), 80–81.

INTERVIEW

Dany Laferrière

«Je suis né comme écrivain à Montréal»

Propos recueillis par
Hélène MARCOTTE

Depuis votre exil forcé d'Haïti, vous demeurez à Montréal. Qu'est-ce qui vous a fait choisir le Québec ?

J'ai choisi le Québec à cause du français littéraire. Mais, d'une certaine façon, c'est le Québec qui m'a choisi. L'événement qui m'a obligé à quitter Haïti est survenu en 1976, quand mon ami Gaster Raymond a été tué en pleine rue. Je cosignais une série de reportages avec lui sur les premières grèves sous Duvalier depuis peut-être vingt ans et que le gouvernement voulait garder secrètes. Une Québécoise a lu, dans l'article relatant la mort de ce journaliste, que j'étais à mon tour en danger de mort ; elle m'a donc fait parvenir un billet d'avion. Comme elle me connaissait peu, disons, pour parler comme Malraux, que c'est le Québec qui m'a envoyé ce billet d'avion. J'ai dû m'en retourner une première fois, n'ayant pas le droit de résidence, et je me suis établi définitivement à Montréal en 1978.

Puisque la langue ne représentait pas un problème, qu'est-ce qui a été le plus difficile pour vous en arrivant au Québec ?

Il y a une expression que je refuse entièrement qui est «choc culturel» car j'ai constamment été en choc culturel en Haïti. Je n'ai pas été élevé pour voir les gens se faire maltraiter et se faire tuer. Quand on s'aperçoit qu'une minorité de gens non seulement accaparent tout mais aussi empêchent les autres de vivre physiquement, le choc est énorme. En arrivant ici, j'ai eu le choc de la neige et de l'hiver, et je n'en reviens pas, même après douze ans. Selon moi, le vers le plus terrible de la littérature québécoise est celui de Vigneault : «D'un glaçon, j'ai fait l'hiver». Et dans un poème intitulé «Ces files qui marchent», un poète Haïtien qui a vécu à Montréal commence ainsi : «je reviens des giboulées du nord, et le soleil que j'ai vu là-bas était froid comme la mort». Voyez-vous, son drame à lui, c'était de rester derrière une fenêtre, d'avoir

chaud, de toucher la vitre qui est chaude et de croire qu'il fait chaud dehors alors que c'est l'hiver. L'autre choc est énorme aussi. Alors que en Haïti, les Blancs sont des touristes, vous vous réveillez ici, un matin, et ça vous prend tout d'un coup et vous vous dites : «Mais ils sont tous blancs ! Montréal devient cependant de plus en plus cosmopolite, surtout l'été. Imaginez quand elle le sera aussi en hiver, ce sera merveilleux !»

Mais dans une ville comme Montréal, comment peut-on prendre conscience de la réalité québécoise ? Établir un contact avec les Québécois ?

Je me suis toujours demandé comment le reste du Québec percevait la nouvelle réalité québécoise quand tous les débats à la télévision sont focalisés sur l'immigration ou le racisme. Les gens qui habitent dans une petite ville peuvent-ils comprendre alors les événements de leur propre pays ? La question n'est pas tellement de savoir comment je me sens, car je suis dans mon élément. Et plus il y aura d'immigrants au Québec, plus je serai dans mon élément. Sans chercher à me dissocier, je me considère Montréalais avant tout car je ne connais pas le reste du Québec. Montréal se développe comme une république complètement autonome et cela m'inquiète parfois. Même Québec ressemble de plus en plus à une ville de

province. La lutte entre ces deux bourgeoisies culturelles et économiques fait maintenant partie du passé. Comme aussi la grande lutte du français et de l'anglais qu'on nous présentait dans les années 1970-80 comme le débat majeur, alors que tout le monde sait que l'immigration devient celui des années 1990. Il faut composer avec ces nouveaux immigrants, trouver comment en attirer d'autres en raison de la dénatalité et comment les garder. Le Québec commence à voir dans l'immigration une denrée positive ; autant l'on peut attirer des voyous comme aussi de futurs prix Nobel. Et cela s'achète, un peu à la façon des universités américaines qui s'arrachent les plus brillants espoirs sportifs. Il faut que le Québec rapatrie tous ses pouvoirs en immigration car Toronto, Vancouver et Montréal vont se disputer âprement les nouveaux arrivants. On ne doit plus se demander comment il vont s'intégrer mais comment les intégrer nous-même. De même, il faut tout mettre en œuvre pour qu'ils parlent français.

Mais pour lutter contre Toronto et Vancouver, il va falloir commencer par régler la question de la langue au Québec ?

Bien sûr, mais je crois que la mort du Lac Meech a résolu en partie ce problème. Le Québec s'apprête à traverser un moment extrêmement décisif de son histoire. De la révolution tranquille au référendum, le Québec a acquis dans la douleur une grande expérience. Les peuples ont leur rythme et ce n'est pas parce que l'avant-garde s'excite que tout va changer ; les choses ont pris dix ans à évoluer et ce sont maintenant les hommes d'affaires qui parlent de l'indépendance. Avec la mort de Meech, j'ai l'impression que le débat sur la langue va pratiquement s'arrêter là ; c'était, à mon avis, un débat stérile qui nous empêchait de saisir les vraies réalités. Depuis que je suis arrivé ici, je n'ai entendu parler que de cela. Pour un Québécois, cela ne semble peut-être pas grave, mais pour un étranger... Il y a d'autres problèmes. En Haïti, on ne



Photo: Éric Parizeau

parlait que de dictature. J'en ai marre des peuples monomaniaques ! Il est temps de se diversifier, comme cela s'annonce déjà d'ailleurs, que ce soit dans le théâtre, l'économie, les positions civiques et civiles. Et ce serait un très beau défi que de faire découvrir l'ensemble du territoire québécois aux immigrants afin qu'ils sachent que d'autres villes existent. Peut-être qu'une répartition de l'immigration dans la province empêcherait un engorgement à Montréal où les gens peuvent se sentir coincés.

Vous avez dit, dans un article paru dans le magazine En route (avril 1990), que vous viviez dans un ghetto à votre arrivée et que de ne rencontrer que des immigrants ne vous suffisait pas. Il vous apparaît donc essentiel que les immigrants se mêlent davantage à la population de tous les coins du Québec ?

Oui, et j'attends avec beaucoup de joie le moment où l'on dira que Rimouski est une ville à moitié italienne. Les gens ne viennent pas ici parce qu'ils aiment le Québec et veulent défendre le français qui est menacé en Amérique. Non, ils fuient la misère, et la politique parfois ; ils viennent au Québec parce qu'on leur a dit que cela se passait mieux. Et on a beaucoup à leur offrir. Si, au lieu de leur laisser entrevoir comme perspective d'avenir de travailler dans une usine à Montréal, on leur propose de s'implanter dans une ville plus petite où ils seront rois en attendant que la démographie augmente, ils vont aimer ça et n'hésiteront pas à y aller. Beaucoup d'immigrants, même s'ils ne le disent pas, proviennent de villages ; ils ne sont pas tous faits pour la grande ville.

Il faut parler un langage que les gens comprennent et non parler d'aspects technique et légal. De même, il faut dire aux gens que, s'ils n'ont pas de noirs dans leur ville, ils ne sont pas à la mode !

Considérez-vous que l'accueil des Québécois à l'égard des immigrants s'est modifié depuis votre arrivée ?

Ça a beaucoup changé, et ça va changer beaucoup encore. Au début, Montréal, par ses noulements d'humeur, se voulait parfois raciste. Mais au fond, elle n'était même pas raciste, elle était naïve et ne comprenait pas les enjeux internationaux ; soudainement elle devenait une grande ville internationale, avec des gens et des potentiels différents. Ne sachant pas comment réagir, Montréal a commencé par se replier frileusement sur elle-même car on n'avait pas vu venir le coup. À l'étranger, on ignorait l'impact du Québec, qui est considéré comme l'un des pays riches sur la liste mondiale. On ne savait pas quelle fascination il exerce

ailleurs ; le Québec, ce n'est pas l'Amérique du nord, ce n'est pas un pays vicié comme les États-Unis, ni le problème endémique du racisme, voilà une publicité énorme ! Et, en plus, le Québec est un pays minoritaire dont on dit qu'il ne se sent pas chauviniste, mâle dominateur, puisqu'il a ses propres problèmes ; on ne sait pas si ce sont de vrais Blancs, mais des nègres blancs d'Amérique. Si l'on n'était pas prêt à accueillir des milliers d'immigrants chaque mois à l'époque, maintenant il y a des Québécois qui, partout dans le monde, étudient sérieusement la question de l'immigration. Montréal a toujours eu l'intention de devenir une grande ville moderne et, aujourd'hui, il n'existe plus de grande ville composée seulement de ses citoyens d'origine.

Quand avez-vous pensé écrire ?

En Haïti, j'étais journaliste, un peu comme Foglia, et j'avais pour souci premier de bien écrire, que ce soit dans mes reportages que dans mes critiques littéraires ou de peinture. N'ayant jamais abordé la fiction, je me considérais davantage comme un lecteur. C'est ici, à Montréal que j'ai tenté pour la première fois d'écrire le roman que j'aurais aimé lire. Je suis né physiquement en Haïti mais je suis né comme écrivain à Montréal. Je trouve extraordinaire d'être né dans une ville nouvelle, mais difficile aussi. Le Québec et Haïti sont des pays à forte coloration politique et sociale ; on ne peut pas les quitter comme on quitte les États-Unis. Je crois que *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* est, pour parler de façon prétentieuse, un livre unique dans la littérature québécoise, et je suis très heureux que l'action se déroule à Montréal et non à Port-au-Prince. Cela colle plus à la réalité. Ce ne fut pas facile car j'avais l'impression de trahir Haïti. Un peu comme Vigneault se mettait à chanter l'Australie ! Certains Haïtiens ont vu ainsi mon premier roman.

L'ironie abonde dans vos romans. Est-ce pour vous une manière de conserver une certaine distance par rapport à vos personnages ?

L'ironie sur soi-même est une merveilleuse ironie. Pour un écrivain, ce qui lui arrive de bien ou de mal lui sert de matériau ; il devient donc l'être par excellence de la distance et se doit de transposer tout ça sur le mode de l'émotion première. J'ai voulu prendre cette distance parce que je ne me vois pas noir, je me vois moi. Ma couleur ne représente qu'un millième de ce que je suis, même si parfois, selon l'événement, cela prend toute la place. Pour un écrivain ou un artiste, il peut devenir intéressant d'avoir

une couleur controversable, et cela s'applique aussi aux féministes. Surtout qu'avant d'écrire, on sait que tout n'a pas été dit sur soi, pour la bonne raison que l'on fait partie d'une minorité. D'autant plus que la littérature noire n'excellait pas dans la distance. À cause de la situation politique, elle se veut souvent militante et cherche à attirer la sympathie du lecteur. Le point de vue de mes personnages est beaucoup trop cynique pour appeler la pitié. Au contraire, ils démontrent tout le système et font preuve d'une grande lucidité. Cependant, le lecteur sent insidieusement que le propos est celui d'un homme qui a perdu sa dignité et qui veut la récupérer sous toute cette couche de mansuétude et de compassion où elle est enfouie. Il cherche à se redéfinir car quelqu'un qui ne se connaît pas n'est pas né.

Vous ne vous voulez donc pas militant ?

La «militance» peut se faire avec des pancartes. Je préfère que mon film passe dans le monde entier et que les Québécois lisent dans *le Devoir* : «Washington prend la défense d'un film québécois face aux critiques new-yorkaises». Les Québécois sont fiers et encore plus les Haïtiens.

Vous devenez en quelque sorte un modèle ?

Oui. Voilà la «militance» pour moi. Maintenant, les Haïtiens, même ceux qui n'ont pas apprécié au début, me demandent quand je vais faire un autre livre ou un film afin que l'on parle de nous autrement que dans *Allo Police* !